



MARINE NOIRFALISE

WARWICK CASTLE

Les trois filles du Comte Foxbury



Marine Noirfalise

Warwick Castle

Les trois filles du Comte Foxbury

© Marine Noirfalise, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-0647-7



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Aux secondes chances
À mes parents
À Steve

Ce roman est une œuvre de pure fiction.

Toute ressemblance avec des lieux, événements
ou personnages existants ou ayant existé
ne sera donc que simple coïncidence.

Une liste de personnages se trouve à disposition à la fin de l'ouvrage.

CHAPITRE 1

Juillet 1917

Alors qu'elle descendait la colline, son étalon marchant à côté d'elle, Sofia eut un pressentiment. Quelque chose n'allait pas. Heureuse et paisible quelques instants plus tôt, un sentiment de solitude et de vide s'empara soudainement d'elle et changea son humeur du tout au tout. Elle venait de parcourir le chemin qui menait au lac sur le dos de Hurricane, son cheval à la robe noir pangaré, et se sentait revigorée après cette promenade matinale. Rien de tel qu'un peu d'air frais et son fidèle compagnon à ses côtés pour la mettre en joie. Après quelques galopades, elle décida de rentrer paisiblement vers la demeure, car elle ne voulait pour rien au monde rater l'heure du thé avec son papa adoré. Le comte Foxbury avait en effet prévu de rentrer de Londres dans le courant de la journée, après son rendez-vous d'affaires avec monsieur Darby.

Quand elle dépassa le sommet de la colline située juste derrière la résidence familiale, elle aperçut une voiture et se dépêcha de revenir sur le chemin principal pour accueillir son père. Dans son empressement, elle ne remarqua pas directement que la voiture située à l'entrée de la propriété n'était pas le moyen de locomotion habituel du comte. Mais en y regardant de plus près, elle se souvint du jour où la police était venue ramener sa sœur après une fugue de jeunesse. Adeline avait toujours aimé désobéir à l'autorité et se balader dans le jardin sans autorisation. Ce n'était donc pas étonnant que la police la retrouve au milieu de la nuit dans le village voisin alors qu'elle n'avait même pas dix ans. Le véhicule qui se trouvait aujourd'hui au château était identique à la voiture de police dans laquelle Adeline avait été raccompagnée.

Le cœur de Sofia s'emballa à la vision de cette voiture. Elle redoutait le pire. Son père, le comte, aurait-il eu un malaise lors de son voyage de retour ? Ou bien sa sœur leur avait-elle encore joué un mauvais tour ? Sofia se hâta de ramener Hurricane à l'écurie et, tout en enlevant ses gants et en relâchant ses longs cheveux bruns, courra jusqu'à l'entrée de Warwick Castle. Elle ne fit pas attention à ses bottes salies par la boue sur le beau parquet ciré ni à ses manières qui ne seyaient guère à une jeune fille de

bonne famille. Elle s'empressa de rentrer dans le premier salon pour demander au majordome, Eustache, qui était cet invité surprise arrivé avec la voiture garée devant l'entrée. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle remarqua un homme en uniforme. Il se retourna et salua Sofia.

— Vous êtes bien Mademoiselle Sofia Foxbury, fille aînée du comte James Foxbury de Worcestershire ?

— En effet, Monsieur, c'est bien moi. Veuillez nous excuser, toute la famille est absente aujourd'hui. Je suis seule dans la demeure. Que puis-je faire pour vous ?

Il lui tendit une lettre et, avec un regard qui en disait long, lui transmit ses plus sincères condoléances.

— Je suis vraiment désolé d'être le porteur de si terribles nouvelles... Votre famille est tellement appréciée dans la région... Et si généreuse par ses donations au front. Je tenais à vous remettre ce pli en mains propres...

Sofia resta sans voix. Sa gorge nouée comme jamais, elle commença à pleurer à chaudes larmes en s'affaissant doucement contre le mur du salon. Elle aurait aimé garder toute sa dignité dans cette situation, mais cela lui était impossible. Elle savait ce que contenait cette lettre. Une seule personne avait pu mourir au front. La personne qui comptait d'ailleurs le plus pour elle. Qu'allait-elle faire sans lui ? Lui qui était parti se battre pour son pays quelques jours seulement après qu'il l'eut demandée en mariage. Elle attendait son retour depuis deux ans maintenant. Deux longues années où, chaque jour, elle espérait qu'il s'en sortirait. Qu'il survivrait ! Mais voilà... le jour qu'elle redoutait était arrivé et elle réalisa que sa vie ne serait plus jamais la même. Henry Dawkins était l'amour de sa vie. C'était un homme bon, délicat, gentil, prévenant et irrémédiablement amoureux d'elle. Depuis leur première rencontre, Sofia savait qu'elle se marierait avec lui. Elle voulait partir du foyer familial et aller habiter dans sa propre maison avec Henry, avoir des enfants qui courent dans le jardin et qui lui ressemblent. Mais voilà que leur vie commune et tous les plans qu'ils avaient prévus s'effaçaient devant ses yeux à mesure qu'elle réalisait ce que cette lettre impliquait.

— Vraiment désolé encore une fois, Mademoiselle. Je ne vais pas

m’imposer plus longtemps. Mes sincères condoléances à vous et à votre famille. Vous remettrez mon bonjour à monsieur le comte.

— Laissez-moi vous raccompagner, dit Eustache en montrant le chemin de la porte à l’agent en uniforme.

Sofia ne pouvait plus respirer. Elle prit la lettre et s’encourut dans le jardin pour aller s’asseoir sur son banc préféré, sous le kiosque. Reprenant son souffle, elle décida enfin d’ouvrir la lettre et de lire les quelques phrases qui feraient basculer son existence définitivement.

AVIS DE DÉCÈS

Nous vous informons que le corps du soldat

HENRY DAWKINS

*Né le 19/11/1893 dans le comté de Durham
a été retrouvé mort sur le champ de bataille
dans la nuit du 24/06/1917
aux alentours de Verdun, en France.*

Les yeux embués, Sofia n’eut pas besoin d’en lire davantage. Les faits étaient là, noir sur blanc. Henry était mort. Elle resta assise sur ce banc jusqu’à ce que Stefan, le jardinier, la découvre endormie.

— Mademoiselle ? Mademoiselle Sofia ?

— Oui, répondit la jeune fille d’une petite voix. Merci, Stefan, je n’avais pas prévu de m’endormir ici. Quelle heure est-il ?

— L’heure du thé, Mademoiselle. Monsieur le comte a appris la nouvelle. Il vous attend.

CHAPITRE 2

— Sofia, ma chère enfant, venez ici. Je suis tellement navré. Harrison m’a raconté ce qu’il s’est passé. Henry était un brave homme, je l’appréciais beaucoup et j’aurais été vraiment fier de vous voir ensemble. Je n’imagine même pas ton chagrin. Et ta mère qui est encore en Italie. Je n’arrive pas à y croire. Sacrée guerre ! Daniel a heureusement échappé au sort terrible qui l’attendait, mais oh, le pauvre Henry... Il ne méritait pas cela. Il n’y a vraiment aucune justice. Excuse-moi ma fille, je déblatère, mais comment te sens-tu ? Stefan m’a dit qu’il t’avait trouvée endormie dans le kiosque, tu devais y être depuis des heures. Miss Anthony ne t’a même pas vue pour dîner. Elle a cru que tu ne voulais pas de sa quiche.

Sofia se rua dans les bras de son père bien-aimé et pleura une nouvelle fois. Entendre son paternel, un homme qui laissait rarement place aux émotions, tenir ces propos l’avait émue. Elle sentit l’odeur du cigare qu’il avait probablement fumé lors de son voyage à Londres (la comtesse n’aimait pas quand il les fumait à la maison, elle en détestait l’odeur) et Sofia sourit en repensant à cette même odeur qu’elle avait un jour sentie sur Henry. Elle lui avait passé un sacré savon ce jour-là. Son cœur se serra en repensant à ce moment. À partir d’aujourd’hui, elle n’aurait plus que cela à chérir. Des souvenirs.

La voix d’Harrison résonna soudainement dans l’entrée. Sofia et le comte Foxbury entendirent alors Alice, Lily et Daniel revenir de leur pique-nique. Ils avaient décidé d’aller manger aux confins du comté, près des ruines d’un ancien château où ils aimaient aller se promener. Les voilà donc qui revenaient après une journée ensoleillée sans avoir connaissance de la tragédie qui se déroulait dans le salon. Lily se précipita dans les bras de son père, le seul qui avait encore le droit de l’appeler par son véritable prénom. Elle détestait entendre le mot « Élisabeth », raison pour laquelle elle avait, dès sa plus petite enfance, choisi le surnom qu’elle portait maintenant fièrement.

— Tu ne devineras jamais ce qu’on a fait, Papa. Daniel et moi avons découvert un souterrain qui mène jusque dans les cachots du château. Tu imagines un peu ce qui a pu se passer à l’époque ? Cela devait être

abominable d'être enfermé là-bas. Heureusement que nous sommes au vingtième siècle !

Daniel, qui était resté en retrait le temps que Lily raconte son histoire, interpella alors sa sœur qui était assise sur le bord du sofa, occupée à regarder ses pieds, l'esprit dans le vide.

— Sofia, que se passe-t-il ? Je ne t'ai jamais vu si triste un jour de grand soleil. N'es-tu pas allée monter Hurricane aujourd'hui ? Tu devrais être ravie qu'il soit enfin rétabli.

Le patriarche de la famille prit alors la parole comme il ne le faisait que très rarement, avec sa voix sérieuse et grave.

— Les enfants, asseyez-vous, il faut que vous sachiez quelque chose. Sofia vient de recevoir une nouvelle tragique. Henry a été retrouvé au front. Il ne reviendra pas. C'est une journée de deuil pour nous.

Daniel et Lily restèrent bouche bée pendant un long moment. Sofia savait très bien qu'ils appréciaient Henry. Car tout le monde aimait Henry. C'était une personne formidable et brave. Son décès était un choc. Lily se déplaça pour aller entourer de ses bras aimants sa sœur qu'elle adorait tant. Quant à Daniel, il quitta soudainement la pièce pour monter dans sa chambre. Il mit un moment à monter les grands escaliers de la demeure, mais finit par y arriver, plus transpirant que jamais. Son père l'y rejoignit quelques minutes plus tard, car il savait ce qui tracassait Daniel.

— Ce n'est pas de ta faute Daniel. Et tu ne peux rien y changer. Vous n'auriez jamais pu échanger vos places et ce n'est pas parce que tu as survécu que tu dois t'en vouloir. Henry n'aurait jamais voulu que tu te morfondes et que tu te blâmes pour ce qui lui est arrivé.

Le Comte s'approcha alors de Daniel et lui serra l'épaule. On voyait sa tristesse dans son regard, mais on devinait également qu'il pensait vraiment ce qu'il disait à Daniel.

— Continue à vivre. Continue à sortir de la maison, à jouer avec ta sœur, à lire, à apprendre le piano. Je t'en prie, ne perds pas espoir. Ce n'est pas parce que tu as perdu une jambe en marchant sur une mine que ta vie est terminée. Profite justement de cette opportunité pour t'amuser et pour